

Sesenheim, Albert Strickler, Albrecht Haushofer

Abasourdi, atterré, par la nouvelle apprise de Myriam le lendemain au téléphone, avant que la presse n'en fasse état : Albert Strickler le poète est mort dans la nuit du 7 novembre. Il avait, il n'avait que... 68 ans. Né en 1955 à Sesenheim (que nous écrivons avec un s comme Goethe l'écrivait). A ce lieu de légende littéraire il donnera un sens, une vertu, dans sa propre vie et sa destinée.

Contingent, effet de hasards, donc insignifiant, est notre lieu de naissance, mais il arrive que le nom se remplisse d'un sens particulier, privilégié, et que tel habitant ou originaire y entende un appel, le motif d'une vocation. Entre Sesenheim, hanté par Goethe (il faut visiter le Mémorial), et le frémissant Albert Strickler on saisira une affinité, *eine Verwandtschaft*, une parenté, que l'on dira « élective », *eine Wahlverwandschaft* donc, alors qu'elle n'a pas été choisie, qu'elle fut donnée naturellement, au croisement de deux lignes de hasards : la roulette des naissances et le jeu arbitraire des lettres du... signifiant.

Albert (Strickler) se sentira élu, élu poète. Il l'était ! Et si ce n'est pas lui qui l'a proclamé le premier – comment aurait-il osé ? -, des anges volant autour de lui ont commencé à le faire, à lui jeter ce dé, à lui faire ce sort. La romancière Claudie Hunzinger lui a lancé tout de go – un jour, dans un mail – que pour elle il ne pouvait « être qu'un lointain descendant de Goethe ».

Trouble dans le sang d'Albert, qui l'a noté dans son *Journal 2017*, « Ivre de vertiges », le 4 août, et qui tout d'abord se défend et dresse un paravent : « Moi qui me sens déjà si loin des branches les plus proches de mon arbre généalogique, voilà qu'on m'en offre une vieille de deux siècles et demi sans qu'elle paraisse pour autant vermoulue ! » C'est que « l'esprit souffle où il veut » (*Jean* 3, 8). Que la sève circule où elle peut passer, où c'est ouvert ! La vieille branche est « vive de par la sève de la poésie ».

Couché dans l'herbe d'un jardin de Sesenheim, non, allongé sur la terrasse de son chalet de La Vancelle, les yeux au ciel, Albert voit passer un nuage qui « ressemble à s'y méprendre au masque mortuaire de Goethe » (1^{er} mai 2018). Au masque ? Il regarde mieux.

« Le visage est celui d'un vieux resté jeune
La perruque est belle et beau le marbre
que le vent cisèle juste ce qu'il faut
à la fois olympien et mortel »

Il songe. « Si je devais mourir aujourd'hui j'aurais encore ressemblé à Petit père comme le nuage au visage de Goethe. » Les ressemblances sont-elles des indices, des signes ? La Nature est-elle un temple ? Il faut savoir interpréter ou inventer, devenir un ingénieux herméneute.

Sous le porche de la métairie des Hunzinger à Bambois est gravé 1770. L'année de l'arrivée de Goethe dans la... région.

Allez savoir. Peut-être les branches des arbres se touchèrent-elles, deux se croisèrent-elles ? Les hypothèses fusent et amusent. L'imagination vogue et divague. Une grand-mère maternelle, Louise, fut abandonnée, racontait la famille, comme Frédérique Brion. Un aïeul disparut. Des lettres, des coupures de journaux, dorment « en vrac dans une boîte à chaussures » (2017, 5 août). La matière (le Stoff) d'un roman.

Le jeune Goethe avait résolu d'instinct de rompre. Avant que... Là où tant d'amoureux s'enlisent et puis assument, n'ayant pas le cœur de trahir. Il choisit le drame : le destin, les étoiles.

Sesenheim ! Der Ort,
Wo Goethe, glücklich in der Liebe Hort,
Das Glück verlor an seiner Größe Keim.

Qu'est-ce que cela veut dire? Traduction d'Albert (2019, 4 juin) :

« Goethe, heureux dans ce havre d'amour,
Abandonna son bonheur, car sa grandeur en germe l'exigeait. »

Il abandonna Frédérique, concrètement, et sacrifia son bonheur du moment. Il ne voulut pas de la durée du bonheur, d'un « bonheur durable » dans la fidélité et le devoir.

Der junge Goethe kehrte nie zurück.
Er zog davon „und über ihm die Sterne“.
Der Alte grüßte sinnend aus der Ferne.

Simplicité, transparence de ces vers dans ce premier tercet du sonnet. Entre guillemets, une citation invérifiée jusqu'ici : « et au-dessus de lui les étoiles ». Celles de la gloire. Qui les jeta ? Le vieux (Goethe) salua, pensif, de loin. De Weimar donc.

Dans le deuxième tercet, par-delà Sterne et Ferne en rimes suivies, « nie zurück » va résonner (dissoner) avec « Glück ».

« Im Sturm genommen... Sesenheim... Das Glück
Hat keine Dauer. Nächtlich glüht am Rhein,
Im Spiegel strömend, roter Feuerschein... »

Une généralité de la condition humaine sur terre : le bonheur ne dure pas. Ne dure jamais. Ni l'amour ni la paix. Albrecht Haushofer superpose deux tableaux, les fond et les enchaîne.

1) Un soir d'août 1771, au crépuscule. La scène des adieux de Goethe à Frédérique. Lui à cheval, les bottes sur les éperons. Il lui tendait de haut la main, il voyait ses yeux gonflés de larmes. Die Zärtlichkeit. Il se sentait mal, n'eut même pas le réflexe, la présence d'esprit de lui dire un banal *Lebewohl*. Son cheval s'élança. Er zog, er flog davon. « Es war getan, fast eh gedacht. » C'était fait, plus vite que pensé. Ce sera gravé pour l'immortalité dans les quatre strophes de *Willkommen und Abschied*.

2) Janvier 1945. Opération Nordwind. La dernière offensive militaire de la Wehrmacht au nord de Strasbourg, dans les terres marécageuses du Ried, alors que la guerre est perdue pour le IIIe Reich depuis l'automne 1944 (Paris et Strasbourg libérés). Combats meurtriers, par les chars et l'aviation, entre des divisions blindées de l'armée américaine et ce qui reste des divisions allemandes. Des villages comme Hatten et Rittershoffen sont détruits. Le 19 janvier

Sesenheim est pris d'assaut et occupé par la Wehrmacht. On voit... la nuit sur le Rhin rougeoyer, « reflétées dans le courant, des lueurs d'incendie » (*roter Feuerschein*).

La paix n'a jamais qu'un temps. Le régime coutumier de l'histoire, ce sont les guerres. « L'éternel retour des guerres », donc des malheurs et des destructions. Ainsi va la condition de l'humanité. Les temps de paix sont des parenthèses, non les guerres.

« Im Raum um Straßburg wurde Sesenheim
Im Sturm genommen. » Sesenheim ! Der Ort...
Wo...

Le lieu où Goethe... Etc.

L'ouverture sur un vers et demi du sonnet « Sesenheim » n'est rien d'autre que le collage d'une dépêche de presse, dont Albrecht Haushofer a pu prendre connaissance dans sa cellule de la prison de Moabit à Berlin où il fut enfermé par la Gestapo en août 1944. Quelques jours après l'attentat du groupe du colonel Claus von Stauffenberg contre Hitler, le 20 juillet. Albrecht Haushofer, né en 1903, professeur de géopolitique, était soupçonné, à juste titre, d'avoir fait partie du réseau des conjurés. Les arrestations et les répressions couvrirent un large spectre. Il sera interrogé et restera emprisonné jusqu'à la fin... Jusqu'à la nuit du 22 au 23 avril 1945. Les chars soviétiques étaient aux portes de Berlin. Ordre fut donné à un détachement de SS de sortir les derniers prisonniers et de les exécuter. Ils furent abattus dans le dos, comme on leur demandait d'avancer, de plusieurs rafales de mitraillettes. Les corps furent ensevelis à la hâte. Lorsqu'ils furent exhumés trois plus tard et identifiés, Heinz Haushofer, ingénieur agricole, qui avait été libéré quelque temps avant, découvrit dans une poche intérieure du manteau de son frère quelques feuillets pliés recouverts d'une minuscule, mais claire, écriture : c'étaient selon un ordre numéroté de I à LXXX une suite de sonnets décasyllabiques, tous structurés de la même manière : abba cddc fgg fhh.

Pendant les mois de sa détention « dans les fers » (in Fesseln), il avait composé de tête 80 sonnets et réussi, sans doute tardivement, à les inscrire sur cinq feuilles qu'il avait pu se procurer... miraculeusement. Le premier miracle étant l'extraordinaire, l'admirable contention d'esprit qui lui permit de composer « dans la tête », sans brouillon, 80 sonnets d'une impeccable facture, avec sans doute pour renforcer et aider sa mémoire cette même facture justement qu'il s'était donné pour consigne de respecter exactement. Dans ces sonnets, il parcourt sa vie, se confesse, reconnaît ses erreurs, ses illusions, s'émerveille des paysages de montagne qu'il a aimés, raconte ses tentations, ses rencontres et les lectures qui ont compté pour lui. Homère, les deux Testaments, Boèce, Thomas More, la Bhagavad-Gîta, Fridtjof Nansen, etc. Aussi, n° LXVIII, Albert Schweitzer ! Mon saisissement en lisant

Den Arzt von Lambarene kenn ich nicht,
Der Orgel spielt, den Meiser Bach versteht,
Als deutender durch Christi Leben geht,
Der Inder Denken prüft in klarem Licht.

Comme fut grand, bouleversant, pour Albert (Strickler), de « tomber » sur le sonnet LV « Sesenheim ». Il en eut la chair de poule ! Cela faisait des semaines qu'il avait reçu de Jean Chalon, lors d'un voyage à Paris, le volume bilingue, publié par les Editions de la Coopérative, en 2019, des *Sonnets de la prison de Moabit*. Enthousiasme. Il note, 18 avril 2019 : « Mais comment ai-je pu jusqu'ici passer à côté de ce chef d'œuvre d'Albrecht Haushofer, dont j'ignorais même le nom ! » Il décide de lire un sonnet chaque jour et de le traduire (ou retraduire, par rapport à la version de Jean-Yves Masson dans le livre). Cet exercice matinal « suffit largement à ma joie de poète ». Il avance aussi régulièrement qu'il peut d'un poème à l'autre. Il en traduit dans sa tête en fauchant l'herbe de son pré de bon matin. C'est par hasard encore, suite à une manipulation maladroite, son signet ayant glissé, qu'il « tombe, incrédule », le 4 juin, sur le titre *Sesenheim* (« le nom de mon village natal, écrit à l'allemande, c'est-à-dire sans les deux « s » actuels, que d'ailleurs personne ne prononce »).

Il se trouve que le lendemain nous avons rendez-vous à Guebwiller pour une conférence de Gabriel Braeuner sur Beatus Rhenanus, que je suis chargé d'introduire. Avant la séance, nous bavardons sur la terrasse de la Médiathèque, en face de l'église Notre-Dame et de la falaise du vignoble Schlumberger un peu plus loin. C'est là qu'il nous parle d'Albrecht Haushofer et qu'il me le fait connaître. Comment ouvrons-nous les livres que nous possédons ? Comment les lisons-nous ? Albert n'est pas de ceux qui commencent par consulter la table des matières ou l'index et feuilletent. Il ne sait pas encore que le recueil contient un sonnet sur Albert Schweitzer. Il s'en rend compte que quinze jours plus tard, le 18 juin, et me le signale aussitôt. Je suis ravi et ai le sentiment que je suis avec lui une des rares personnes (en Alsace et même en Allemagne ?) à le savoir. Depuis, j'ai interrogé plusieurs autres « spécialistes » du docteur de Lambaréné et philosophe du principe de respect pour la vie. J'ai questionné aussi tous les germanistes que je connais, pour m'apercevoir de leur stupéfiante ignorance. N'en ont jamais entendu parler à la Fac ! N'était pas au programme. Je me plais à les épater, à leur dire qu'ignorer l'existence des *Moabiter Sonette*, c'est ignorer un sommet de l'expérience spirituelle de l'Europe, un accomplissement qui relativise l'œuvre torturée de Celan et disqualifie le verdict d'Adorno : plus d'écriture poétique possible après Auschwitz. Je ne m'apercevrai moi-même que tout récemment que ce sonnet d'Albrecht Haushofer, cité intégralement, figure en tête des *Zeugnisse* (Témoignages), qui clôturent le remarquable *Schweitzer* dans la collection *bildmonographien rororo*, qui fait partie de ma bibliothèque depuis sa parution en 1979 et que j'ai tant de fois consulté et annoté ! Sans jamais remarquer ce sonnet et prendre le temps de le lire. Le nom de l'auteur ne me disait rien.

Sérieusement, comment lisons-nous ? Avec tant de coupables distractions !

J'ai appris quatre sonnets par cœur – *Sesenheim*, *Albert Schweitzer*, *Die Mücke* et *Spatzen*. Ce n'était pas facile pour moi, qui n'ai jamais entraîné ma mémoire. Me les remémorer, les reconstituer de tête, en vérifiant le compte des syllabes, m'a aidé à traverser des nuits d'insomnie à l'hôpital. Les deux derniers vers de *Die Mücke* – *Wir sind ja beide, Mensch wie Mücke, nichts / Als kleine Schatten eines großen Lichts* – m'émeuvent philosophiquement. Ils donnent l'exemple d'un dépassement de l'humanisme anthropocentrique par un humanisme élargi à l'ensemble du monde vivant, qui refuse toute hiérarchie (ontologique) entre les êtres.

C'est la révolution philosophique de l'*Ehrfurcht vor dem Leben* introduite par Albert Schweitzer et dont toutes les conséquences ne sont toujours pas bien comprises et acceptées.

Quelle plus prodigieuse démonstration ou illustration de ce que peut la poésie, de sa puissance spirituelle, que l'existence – miraculeuse – des « 80 sonnets de la prison de Moabit » d'Albrecht Haushofer, écrits clandestinement dans une situation d'extrême détresse où le néant paraissait gagner la partie et vider de sens toute chose ? Quel pari sur l'être ! Sur la vie ! De type pascalien, on peut le dire. C'est une question éthique et existentielle. « L'être est préférable au non-être. » Antique parole d'Aristote ? Tout bien pesé, il faut choisir l'être, la vie, le sens, quand bien même tout ce qui arrive souffle le nihilisme, porte journallement à incliner au pire et à désespérer.

Nous nous entendions, Albert (Strickler) et moi, pour tracer et maintenir une ligne aussi bien philosophique que poétique d'un « oui à la vie », d'une *Lebensbejahung*, que nous faisons partir de Goethe, qui allait à Schweitzer, en évitant le rocher Nietzsche, et que nous prolongions, moi jusqu'à Camus, lui jusqu'à sa vaste fratrie de poètes (de Rilke à disons Georges Haldas, Christian Bobin, Nathan Katz, et tant d'autres, tous au fond, grands et petits, qu'il accueillait à bras ouverts, sans compter, sans mesurer, dans son ciel de Tourneciel).

Il n'est pas resté attaché à Sesenheim, malgré le mythe Goethe qui enveloppait le village, peut-être plutôt à cause de lui et à son exemple ? Il s'en est donc à temps arraché, « er zog davon », er flog, « und über ihm die Sterne », dans l'idée, l'attente, d'un destin qui ferait pleuvoir sur lui une pluie d'étoiles ? Chut ! De telles pensées sont secrètes et ne sauraient être formulées par l'intéressé. Mais l'instinct ? Le maire de la commune lui avait commandé de bonne heure (de trop bonne heure), alors qu'il était « très jeune déjà », très jeune encore, brillant étudiant de lettres connu et apprécié comme tel dans le village, une monographie sur Goethe à Sesenheim, à des fins touristiques sans doute. Mais le jeune intellectuel et poète du lieu déclina l'offre et déçut. Le jeune homme si apprécié, si prometteur, se montra ingrat. Trop fier. Orgueilleux. Il le confessera plus tard (dans son Journal, le 8 octobre 2018). Ses goûts, ses affinités poétiques, lui faisaient placer Goethe « à l'ombre du lumineux Hölderlin ». (Je n'aurais pas été d'accord, j'aurais discuté.) C'était bien une sorte d'orgueil et il se disait encore quarante ans après fier de son orgueil de jeunesse ! Il sacrifia un bonheur, du moins une satisfaction littéraire, à l'idée de « sa grandeur en germe ». N'était-ce pas ça ? Comme Goethe en fuyant et abandonnant la si jolie et gentille Rieckgen, la cadette des filles du pasteur Brion, avait obéi à quoi ? Au « germe de sa grandeur » qu'il imaginait. A son étoile ! Er opferte das Glück « an seiner Größe Keim ». Ainsi fit toutes proportions gardées, certes, le jeune Albert Strickler. Il se sentait déjà comme un « Goethe en herbe », et non comme un secrétaire, un Eckermann ! Et l'avenir, son œuvre, lui donnera raison.

Une autre raison encore, amusante, elle, tout à fait racontable, lui fit prendre le large et s'éloigner de son lieu natal, de son Ried, de ses paysages plats et humides vulnérables aux crues du Rhin. C'étaient les moustiques qui harcelaient, le soir, les villageois et leurs invités qui auraient voulu « manger en terrasse » comme on le voyait au cinéma... Sesenheim, on n'y pensait pas immédiatement et quand on évoquait les soirées de Goethe hôte des Brion, était en vérité un « trou à moustiques », un Schnokeloch. Et Albert n'était pas un Hans ! Ou plutôt si : ce qu'il avait, il n'en voulait pas, et ce qu'il voulait, il ne l'avait pas. Obéissant à l'injonction

hölderlinienne : habiter poétiquement le monde (*doch dichterisch wohnet der Mensch*), Albert cherchera dans d'autres paysages, dans le vignoble, puis la montagne, ce qu'il cherchait, ce qui convenait à sa grande âme de poète.

à suivre
Jean-Paul Sorg